

Patrick Bénichou

Clair-Obscur



Patrick Bénichou

Clair-Obscur

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4624-4

Dépôt légal : Janvier 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*« Le feu qui semble éteint souvent dort
sous la cendre ».*

Pierre Corneille.

Chapitre 1

La bonne affaire

Certains aiment marcher, siffler ou danser sous la pluie alors que d'autres restent confortablement installés chez eux devant un programme de télévision. Jacques Berger, lui, aimait flâner le long des grands boulevards, voir le personnel sortir rapidement des bureaux et s'engouffrer en masse dans les stations du métro parisien, observer l'excitation des touristes japonais photographiant sous tous ses angles la façade de l'Opéra et les sculptures nues de Garnier.

Il remontait ensuite lentement vers la place de la République après avoir fait une halte au Grand Café « *Le Brébant* » et commandé un petit crème et un verre d'eau fraîche.

Il déployait alors son journal et parcourait les rubriques des nouvelles du monde.

Il jetait ensuite un œil à la page « *nécrologie* » et remerciait le ciel d'être encore vivant.

La retraite avait du bon, il allait enfin pouvoir prendre son temps, ne plus mettre chaque matin son

réveil à sonner à six heures trente-cinq, il pourrait enfin savourer chaque minute de la vie.

Jusqu'alors cette vie parisienne avait été remplie d'un travail régulier et consciencieux qui lui avait valu la Médaille d'or de la société d'Assurances « *Duphénix et Associés.* »

Bien sûr certains collègues de bureau lui manquaient un peu, mais ces dernières années, les activités de l'entreprise s'étaient déroulées dans un tel climat de tensions, de surcharge de travail, de stress, que les fines gouttelettes de pluie qui tombaient sur sa nuque et inondaient lentement son visage et son cou avaient pour lui un goût exquis, celui de la liberté retrouvée ; le pouvoir de disposer de son temps, presque à sa guise.

Il s'arrêta un instant au carrefour du Boulevard Bonne Nouvelle et de la Rue Drouot devant la Galerie de peintures et de meubles anciens « *Au vieux Paris* » : Il y avait là des peintures de grande qualité présentées dans des cadres de bois doré, des lithographies de Picasso et des œuvres impressionnistes diverses mises en valeur sur des chevalets de bois sombre.

Les vitrines étaient attrayantes et proposaient des œuvres d'art originales bien présentées et bien éclairées.

Une petite pancarte rouge fixée sur la porte d'entrée signalait :

« *Attention : Magasin sous protection vidéo et électronique : par mesure de sécurité vous êtes filmés* ». On ne demandait pas en plus de sourire comme dans les grands magasins !

Derrière un dos-d'âne, entre un fauteuil Voltaire retapissé de velours vert et un lutrin en chêne, un petit tableau exposé sous vitrine de verre attira l'attention de Jacques Berger : il représentait une fillette brune de dix ou douze ans jouant à la marelle dans la cour d'un immeuble vétuste aux façades décrépies.

C'est vraiment curieux, pensait Jacques, il ferma les yeux un instant... Cette petite fille, il la connaissait, elle le faisait retourner près de cinquante ans en arrière :

... On était au mois de janvier 1943, dans la salle à manger de ses parents.

Les murs étaient tapissés de papier peint aux motifs de bouquets de roses entrelacés sur un fond crème.

Juste à droite de la grande cheminée blanche au tablier de marbre noir, il y avait le salon aux murs recouverts de tissu velours tendu.

En face de la grande porte à carreaux vitrés, il y avait son père...

Il l'entendait jouer du piano, un Gaveau aux belles sonorités, avec un clavier aux brillantes touches d'ivoire et un pupitre verni couleur acajou...

Au-dessus du piano, il y avait la photo de mariage de ses parents dans un cadre de bois exotique, incrusté de nacre puis un tableau suspendu éclairé par une lampe tulipe mauve, de type art déco...

« ... La maison grise aux fenêtres tristes... sept cases visibles dessinées à la craie, le visage d'ange de la fillette et sa robe légère parsemée de fleurs brodées, ses sandales de cuir avec des socquettes blanches à revers de fine dentelle... la vieille fontaine

en fonte à levier, sur la droite... des murs mangés par l'humidité en arrière plan... »

Il n'y avait pas de doute, ce tableau était bien celui de ses parents.

Il s'était assis tant de fois lui même sur le tabouret tournant du piano lorsqu'il était petit, juste pour faire semblant...

Il le faisait tourner à toute vitesse, ce qui lui valait parfois les réprimandes de sa mère.

Puis, Jacques avait été placé par ses parents en 1943, loin de Paris, dans une brave famille d'agriculteurs d'un petit village isolé du sud de la France, c'était tout près de la ville d'Avignon.

Il avait été traité avec beaucoup d'amour par « *tata Lucette et tonton Mimile* », comme il aimait les appeler. Ils s'étaient occupés de lui avec une réelle attention et beaucoup d'affection. Jacques avait pris goût au travail dans les champs et dans la grange.

Il avait reçu quelques lettres de ses parents et puis un jour plus rien.

Le silence total suivi de l'inquiétude d'un jeune garçon loin de chez lui.

Après la guerre, il venait d'avoir quinze ans, il était remonté en train, seul, à Paris.

De la Gare de Lyon, il était retourné chez lui, en passant par les places de la Bastille et de la République, le cœur battant.

Des personnes étrangères occupaient l'appartement familial. Il entendait leurs voix graves à travers la porte d'entrée, son cœur battait à toute allure. La *mézouza* de bois avait disparu de l'huisserie de la

porte. Il n'en restait qu'une empreinte plus claire que la peinture. Au bout de deux à trois minutes d'hésitation, il se décida enfin à sonner. Le son était resté le même, légèrement strident.

La porte s'ouvrit, mais tout avait changé, les odeurs, les personnes, le mobilier, les tentures.

Il avait alors demandé des nouvelles de ses parents mais personne ne semblait les connaître. Le gardien avait été remplacé, les voisins avaient disparu, les commerçants du quartier étaient nouveaux. C'était le vide total.

Enfin, il avait croisé dans la rue le brave « *Monsieur Henri* », le postier du quartier, qui le reconnut :

« Tu sais mon petit Jacques, malheureusement, tes parents ont été arrêtés pendant la guerre par la police française et livrés aux allemands, rue Lauriston et après... »

« Arrêtés par la police ? Mais qu'ont-ils fait ? »

demanda Jacques.

« Ils ont été dénoncés... dénoncés en tant que juifs » répondit le postier.

Jacques avait alors demandé :

« Mais pourquoi... ? ou sont ils maintenant ?... »

En guise de réponse, le postier avait baissé la tête, il avait hésité un instant, l'avait fixé dans les yeux, mais n'avait finalement rien répondu. Il avait lissé sa longue moustache rousse un instant et était simplement reparti rapidement tête baissée... comme gêné par une telle évidence.

Jacques avait alors marché toute la journée dans les rues de Paris, sans but, sans argent, sans domicile... avec un nœud dans la gorge en guise de repas du soir. Il avait grignoté un petit morceau de biscuit préparé par « *tata Lucette* », c'est comme cela qu'il l'appelait...

Soixante ans après, le silence du postier accompagné des lourds battements de son cœur résonnaient encore dans la tête de Jacques Berger.

Il décida de rentrer chez lui.

Il habitait un vieil immeuble, en fond de cour, juste derrière la Rue Richer.

L'une de ces constructions du début du siècle avec des portes cochères à poignées en anneaux de laiton et de grandes cours intérieures pavées agrémentées de pots de géranium, de plantes sans noms et de fontaines de bronze mourantes. La concierge briquait les marches de l'escalier.

Jacques avait perdu sa femme Sarah il y a cinq ans, après une longue et cruelle maladie qui se nomme cancer. Leurs trois enfants s'étaient mariés depuis longtemps mais ils voyaient leur père à dose homéopathique depuis la mort de leur mère. Chacun avait sa vie, son travail. Chacun avait aussi ses soucis.

A peine entré chez lui, il se précipita vers une valise cabossée, en carton marron, aux coins renforcés, rangée dans le grand placard mural du couloir.

C'est là qu'il conservait ses souvenirs les plus chers et les plus intimes.

Un petit carnet jaune dans lequel il consignait les phrases d'auteurs et quelques dictons.

Il le feuilleta un instant et tomba sur cette phrase de Camus qu'il lut lorsqu'il était jeune : « *Au milieu de l'hiver, j'ai finalement appris qu'il y avait en moi un invincible été* ».

Quelques lettres jaunies, quelques photos en noir et blanc de ses parents, de précieuses correspondances de « *Lucette et Mimile* » qui étaient décédés dans les années quatre-vingt, une petite boîte à musique en bois veiné avec une danseuse brune au visage trop rose, vêtue d'un tutu blanc, qui ne fonctionnait plus, un joli mouchoir bleu de coton brodé, que sa mère lui avait glissé dans la poche avant « *son départ pour la campagne chez tata et tonton* ».

Lucette et Mimile, il leur avait rendu visite après la guerre, plusieurs années consécutives lors des grandes vacances, au mois de juillet. Ils étaient pour lui sa seconde famille.

Ses vrais parents, il ne les reverrait jamais. Il avait mis du temps à admettre cette vérité.

Ils avaient été internés plusieurs jours au camp de Drancy avec des centaines d'autres familles juives raflées, puis entassés debout pendant plusieurs jours dans le wagon fermé d'un train de marchandises dont la destination finale était un camp d'extermination en Allemagne.

Il avait bien plus tard retrouvé leurs noms dans une longue liste établie patiemment par Serge Klarsfeld détaillant la composition exacte et la destination des « *convois de la mort*. »

Depuis il avait une certaine aversion pour les voyages en train et la vision des rails qui se déroulaient à perte de vue le ramenaient

systématiquement à la pensée des camps et de ses parents disparus.

Sur une photo « *des années de bonheur* », il était assis en culotte courte sur les genoux de sa mère ; elle portait avec élégance une jolie robe à petites fleurs, on apercevait en arrière plan le piano droit sombre, imposant.

Au dessus, le petit tableau mural, le même qu'il avait vu sur les Grands Boulevards cet après-midi.

Jamais pensa Jacques, jamais ses parents ne se seraient séparés volontairement de ce tableau de Renoir. Ils y tenaient beaucoup trop. Plus par sentimentalisme que pour sa valeur financière. Son père lui disait souvent « *qu'Auguste Renoir était issu, comme lui, d'une famille modeste et que dans son art, il avait su puiser l'espoir et l'envie de se battre.* »

« *Souviens toi Jacques, ceux qui luttent ce sont ceux qui vivent, ceux dont un dessein ferme emplît l'âme et le front... ceux qui marchent pensifs épris d'un but sublime...* ».

« *Quand tu seras plus grand, tu liras toi aussi, tu apprécieras les grands auteurs, les poésies de Victor Hugo et tu comprendras mieux le monde... tout cela... un jour quand tu seras plus grand... tu aimeras Renoir, Ronsard, Alexandre Dumas et Victor Hugo, oui, tu liras Hugo* ».

Jacques entendait encore son père prononcer ces mots, il entendait sa voix grave et claire, il venait de retrouver comme un petit morceau intime de lui-même.

Il sentait alors le fumet délicieux d'un plat mijoté dans la cuisine par sa mère...

Ce tableau le ramenait à des souvenirs douloureux qu'il s'était efforcé d'oublier car ils étaient générateurs de révolte, de tristesse, de souffrance.

Le lendemain matin Jacques Berger retourna à la Galerie « *Au Vieux Paris* » :

Il avait mis son élégant costume gris trois pièces et une cravate neuve de couleur pourpre qu'il réservait aux cérémonies religieuses.

Il s'était rasé de près et parfumé un peu plus que d'habitude.

Il avait même disposé une pochette en V assortie à sa cravate dans la poche haute extérieure de sa veste. Il portait des chaussures de cuir noir qui lui faisaient un peu mal aux pieds et qu'il réservait d'habitude aux grandes occasions et aux fêtes de famille.

Il entra dans la Galerie avec l'air assuré de l'acheteur potentiel qui dispose de ressources conséquentes et s'approcha de plusieurs tableaux, puis du Renoir.

Le vendeur le sentit venir de suite, et lui dit en se glissant près de lui tel une anguille :

« C'est une très belle œuvre de Pierre-Auguste Renoir, une œuvre de jeunesse peu connue, sans doute exécutée à ses débuts, vers 1866... Monsieur semble être amateur... vous aimez ?... »

Jacques acquiesça de la tête, le vendeur continua :

« Nous pensons que cette petite fille à la marelle représente Louise Tréhot très jeune.

Elle fut à dix-huit ans la maîtresse de l'artiste, vous savez....

Le vendeur marqua une courte pause pour reprendre son souffle et guetter tel un félin la moindre réaction positive d'un acheteur potentiel.

On raconte que c'est l'époque où Auguste Renoir n'avait pas un sou...

Il se rendait souvent à Bougival pour retrouver son ami Monet qui était alors aussi démuné que lui... »

Il ajouta avec un air admiratif appuyé :

« C'est vraiment un tableau magnifique. Le jeune Renoir n'avait alors que vingt-cinq ans. Il ne mangeait pas tous les jours à sa faim, vous savez...

Souvent il ne pouvait acheter toutes les couleurs dont il avait besoin pour ses peintures... alors il se limitait à trois ou quatre... »

Il marqua une légère halte dans son phrasé :

« ... Monsieur est-il intéressé par cette œuvre délicate ? »

Il avait découpé précisément les syllabes et articulé le mot pour bien marquer le qualificatif comme dans une publicité radiophonique qui aurait été destinée aux mal-entendants.

Le vendeur revenait à la charge prenant de plus en plus un ton obséquieux...

« Oui bien sûr, bien sûr » répondit Jacques Berger, l'air un peu absent.

« Ce tableau m'intéresse pour ma collection personnelle, mais je voudrais le voir de plus près et je souhaiterais savoir également de qui vous le tenez.

Dites moi aussi s'il a été expertisé ?

Il y a tellement de faux qui circulent en ce moment à Paris... »

« Monsieur est intéressé, nous allons pouvoir nous asseoir et discuter.. » dit le vendeur satisfait de ces multiples questions qu'il interpréta immédiatement comme une envie potentielle d'achat.

Ils allèrent s'installer dans le bureau gris semi-vitré situé un peu à l'écart au fond de la galerie.

« Je vais vous chercher le dossier de l'œuvre... j'en ai pour une minute »

« Voulez vous un café en attendant ? »

Non, je vous remercie répondit Jacques.

Le bureau était encombré de dossiers qui vomissaient des feuilles manuscrites, de petits mots collés en tous sens, des pages de calcul gribouillées, cela contrastait avec la présentation « chic » de la vitrine.

« Suzie, ne me dérangez pas si le téléphone sonne pour moi, je suis très occupé avec Monsieur »

Cria-t-il d'un air sévère et autoritaire à son assistante afin de marquer l'importance extrême du moment qu'il souhaitait consacrer à ce client potentiel.

Le vendeur tapota sur le clavier beige de son ordinateur au corps noirci et il sortit quatre pages qui présentaient l'artiste, le tableau, ses caractéristiques dimensionnelles et esthétiques.

Suivait une copie du double certificat d'expertise authentifiant l'œuvre.

« Tout d'abord, Monsieur, permettez moi de vous demander si vous disposez du montant demandé par

notre Galerie ? Nous le mettons en vente à un million neuf cent-cinquante six mille euros tous frais inclus, ce qui constitue un excellent placement pour une œuvre si rare et de cette qualité esthétique. »

Il ajouta à voix basse en manière de confiance, comme si il confiait un secret d'état :

« C'est une très belle affaire à ne pas manquer car les peintures de Renoir sont vraiment très appréciées par nos clients internationaux... les bonnes affaires partent vite, très vite vous savez... Il marqua une pause et se gratta la tête...

« Cette toile sur la jeune Lise est si rare... Une dame est passée cette semaine et semble également très intéressée... La semaine dernière nous avons vendu trois Picasso à un jeune prince d'Arabie saoudite et un Degas à un homme d'affaires coréen ».

Jacques Berger lit rapidement le descriptif édité.

Le tableau avait été acheté il y a six mois à un certain Christian Hansel, précédent propriétaire, un collectionneur privé qui habitait Bruxelles et qui « recentrait sa collection sur des œuvres plus modernes. »

C'était en fait la seule information qui intéressait vraiment Jacques Berger.

Tout le reste, il le savait déjà. Il aurait pu dire au vendeur que ce tableau datait du temps où Renoir et Monet allaient peindre ensemble sur les rives d'un lieu à la mode :

« La Grenouillère », un caboulot entre Chatou et Bougival où ils se retrouvaient pour discuter, danser, courtiser les filles généreuses et faire du canotage.

« Dites moi, un tableau de cette valeur est il vraiment en toute sécurité chez vous ? »

S'adressant au vendeur de la Galerie.

« Monsieur, sachez que nous disposons d'un système combiné anti-effraction de dernière génération et d'une salle des coffres qui n'a rien à envier à celle de la Banque de France, mais cependant il est vrai... beaucoup plus petite.

Nos tableaux y sont déposés chaque nuit et tous les jours fériés par mesure de sécurité. La Galerie est par ailleurs reliée nuit et jour à un système de surveillance continue. »

« Eh bien, je vous remercie de ces informations et du temps que vous m'avez accordé, votre proposition me tente et je dois bien entendu y réfléchir.

Je vous contacterai sous quelques jours, voici ma carte de visite. » dit Jacques Berger en serrant la main du vendeur et en regardant avec tendresse sa « *Lise à la Marelle* » une dernière fois avant de sortir de la Galerie d'Art.

Cent mille œuvres d'art avaient quitté la France entre 1940 et 1944, faisant l'objet d'un pillage systématique des nazis. Seules quarante cinq mille auraient été restituées à ce jour en 2005.

Chapitre 2

Des nouvelles de Bruxelles

A peine rentré chez lui, Jacques Berger saisit le téléphone et appela son ami Simon Chidlov, ancien baroudeur, ancien journaliste, actuellement détective privé à ses heures.

Simon avait milité dans sa jeunesse pour la gauche prolétarienne, il avait cru un temps en Trotsky et en Ché-Guévara, lu deux fois le Capital en trois tomes, juré fidélité à la Révolution mondiale, parié sur la mort du coca-cola et de la restauration rapide, aspiré à la chute du capitalisme.

Il avait fréquenté quelques temps un certain Pierre Goldman bien avant qu'il n'écrive en prison ses « *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France* », bien avant qu'il ne soit descendu froidement en pleine rue par un groupe qui ne fut finalement jamais identifié.

Il avait passé des nuits et des nuits à refaire le monde autour de tasses de café noir avec des amis idéalistes un peu fous, en écoutant de vieux disques de blues, de Léo Ferré et de Brassens.

Il avait cru un temps en la révolution internationale et en la victoire inéluctable du prolétariat.

Il avait chanté la lutte finale et milité pour toutes les causes de la gauche extrême.

Il avait pris parti contre Israël dans des guerres successives qui avaient mis ce jeune état face à ses ennemis. Il avait crié dans les manifestations contre les impérialistes de tous bords. Il avait hurlé sa rage de vivre sur tous les fronts qui lui semblaient alors si légitimes.

Et puis un jour, en 1967, « *il s'était réveillé, sortant de sa naïve torpeur dialectique, il s'était aperçu « qu'il avait grandi »*, qu'il avait fait un mauvais rêve, qu'il s'était laissé embarquer dans une aventure impossible. Une aventure qui lui refusait le droit à l'existence en tant qu'individu, il s'était rendu compte que dès qu'il évoquait ses racines véritables et son identité juive, l'histoire tragique de ses parents, cela créait un terrible malaise au sein même de ceux qu'il croyait être de ses amis. Dès qu'il prononçait le mot Israël, ses amis se détournaient de lui comme si le mot leur était insupportable, politiquement incorrect.

Ces derniers prenaient de plus en plus de distance et ceux qui ne l'étaient pas le traitaient « *de néo-impérialiste et de petit bourgeois camouflé, d'ennemi sioniste infiltré* ». Son nouveau discours sur le malheur et le génocide des juifs, sur leurs aspirations légitimes en tant que peuple à disposer d'eux mêmes n'intéressait pas, il était relégué au dernier poste... après les capitalistes et les sionistes.

Il avait eu du dégoût plus tard dans sa carrière. Certains collègues journalistes recherchaient le sensationnel à tout prix, faisaient preuve d'obscénité dans leur travail, leur seul moteur était le goût illimité du gain financier et ils étaient vraiment prêts à toute imposture pour décrocher « *le grand scoop* ».

Beaucoup n'avaient plus d'état d'âme et ne recherchaient que le sensationnel :

les « *paparazzi du politique* ». Ceux qui enregistrent la mort d'enfants en direct sur leurs pellicules sans leur venir en aide et l'exhibent ensuite sans scrupules. Les vautours de l'argentique qui se déplacent en grosses motos, portent des lunettes noires et font d'un cul nu de vedette surprise sur son balcon, une première page couleur de couverture.

Il avait abandonné la dialectique et le journalisme, la politique et la révolution pour la communication. Il vit maintenant entre Moscou, New-York, Brasilia, Paris, Londres et Tel-Aviv et il connaît fort bien le marché international de l'Art.

Il parle plusieurs langues et se définit lui-même comme « *un cosmopolite, un citoyen du monde* », *un libre-penseur de passage ici et ailleurs, un locataire de la planète Terre*.

Son passé lui a permis d'établir des relations solides avec des hommes de terrain, des hommes d'affaires et des politiques de toutes obédiences un peu partout sur la planète des plaines de la Sibérie jusqu'aux sommets escarpés de la Cordillère des Andes.

Simon s'est rappelé un jour, en visitant le mémorial de *Yad Vashem*, à côté du Mont Hertzal à

Jérusalem, qu'il avait eu des parents singuliers, Simon était le fils du grand Sacha, un commandant russe de l'Armée Rouge, qui avait organisé et mené avec ses hommes prisonniers, la révolte de l'intérieur contre les nazis du camp de Sobibor et le fils de Clara, une jeune infirmière française, résistante, déportée, rescapée miraculeuse de l'enfer des camps. Ils faisaient partie des cinquante personnes qui avaient pu s'échapper et ne furent pas reprises ou assassinées dans leur fuite.

Difficile après cela d'avoir une « *vie ordinaire* », de vivre normalement et de ne pas se sentir un éternel rebelle, un combattant des libertés confisquées, malgré ses soixante ans passés, ses rides fines autour de beaux yeux verts et ses cheveux bouclés gris argentés. Simon s'était lancé dès lors dans une course effrénée, une course à la recherche de son identité et ce parcours avait duré des années et modifié totalement sa façon de penser, de voir le monde, de vivre et aussi d'aimer.

Simon avait alors longuement enquêté sur les sociétés qui avaient collaboré étroitement avec la machine de guerre et de génocide nazie. Il y en avait une multitude et parmi elles plusieurs étaient devenues des multinationales puissantes qui depuis s'étaient façonné des *visages lisses et honnêtes*, nous parlant dans leurs campagnes de publicité de *développement durable, de transparence ou de confort des utilisateurs...* Pourtant elles avaient été impliquées directement dans la destruction du peuple juif. Sur la longue liste figuraient entre autres IG Farben, Bosch, Krupp, Heinkel et Mercedes... et des dizaines de laboratoires pharmaceutiques...

Jacques et Simon entretiennent une solide amitié depuis plus de trente ans, alors la première personne à qui Jacques se confie, c'est bien sûr son ami Simon.

Trois jours plus tard, Jacques et Simon déjeunent ensemble dans un petit restaurant « caché » de la Rue du Faubourg Poissonnière, « *Le Roi David, de père en fils depuis 1962* », c'est ce qu'annonce fièrement la pancarte bleue décorée de candélabres et d'étoiles de David sous l'enseigne. L'ambiance y est familiale, la cuisine est simple mais bonne.

Jacques raconte toute l'histoire à Simon ; au dessert, après les cigares au miel et le thé à la menthe aux pignons, Simon se dit très excité par le récit et prêt à partir pour enquêter.

Ils fixent les modalités de l'enquête et Jacques règle l'addition.

Christian Hansel : ce nom dit quelque chose à Simon Chidlov.

Mais quoi ?

Simon se rend alors à Bruxelles en voiture et en profite pour passer quelques coups de fil à des amis belges bien renseignés.

Christian Hansel a effectivement une adresse à Bruxelles en plein centre, dans la Grande Galerie ou il serait propriétaire d'un magasin de parapluies et de maroquinerie qui se nomme : « *Aux temps jadis* ».

On y vend des produits de qualité et il y a un grand choix de gants en pleine peau et d'articles de maroquinerie. Le magasin est bien connu des bruxellois mais également très fréquenté par les touristes qui viennent admirer la Grand Place et le vieux Bruxelles sans oublier l'incontournable visite